

Chantal Robillard vit à Strasbourg, mais elle est née au milieu des volcans auvergnats, parmi fontaines pétrifiantes et orgues basaltiques : il était donc normal qu'elle en vînt à s'intéresser aux contes, aux légendes, au fantastique, à la poésie des lieux étranges. Après avoir été conservateur en chef des bibliothèques puis conseillère pour le livre et la lecture (Drac Alsace et PACA), elle se consacre désormais à l'écriture. Elle est membre de la SGDL, de la Maison des écrivains et de la littérature, de l'Académie rhénane, et a été nommée en 1999 Chevalier des Arts des Lettres (très remarqué, son discours-poème de remerciement a été publié dans la revue Action poétique), puis promue Officier des Arts et Lettres en 2008.

Chantal Robillard : *I Merletti di Cenerentola*

Une aurore vieux rose se mire sur Venise, en ses eaux verveine à nuances mauves, sur ses canaux en mouvance vive. Venise ensaumurée, envasée, mais revenue à sa vraie vie.

Au petit jour, les ruelles autour du Rialto sont déjà pleines d'une foule de gens venus faire leur marché, vite, vite, pendant que les touristes digèrent encore dans leurs hôtels les verres de bellini et les assiettées de risotto de la veille. Les poissonniers sont déjà en train de rugir leurs prix, de s'interpeller d'un étal à l'autre, les commis se balancent de grands paquets de glaçons, qu'ils pellettent allègrement dans les seaux en zinc qu'on vient de rapporter de la Grande Glacière. Certains croquent tout crus avec leur coquille et leur bave, les bovolos, escargots minuscules dont tout Vénitien est friand.

Venise se rêve riieuse, sans misère, sans cérémonie, sans narcissisme, sans couronne, avec ses riverains, – ouvriers, menuisiers, mercières, verriers, mariniers –, arrimés à son commerce, mariés à sa mer, ancrés à sa criée. Mieux-vivre à Venise, si sa mer ne marne, sous ses marronniers ou ses mimosas ?

D'un magasin minuscule, situé à un angle de rues frisque dans l'ombre, sort une petite jeune fille en jean et tee-shirt indigo, un grand panier d'osier, qui semble lourd, sous le bras. *I merletti di Cenerentola*, annonce l'enseigne, au-dessus du rideau de fer qu'elle vient de rabaisser. Le magasin n'ouvrira qu'à neuf heures.

Elle se dirige à pas rapides à travers le marché aux fruits. Elle arrive sur le grand pont, dont les boutiques sont en train d'ouvrir. Malgré l'heure matinale, il est déjà envahi par deux troupes de Japonais et d'Allemands, fraîchement débarqués de leurs charters, qui bouchent le passage, se photographient à tour de bras, font le siège des marchands de gondoles en plastique, beuglent *crescendo*, chacun dans sa langue.

La jeune fille se fraye un chemin, habituée à ces contretemps intempestifs. Elle est saluée par certains boutiquiers qu'elle connaît d'un retentissant « *Ciao, Cenerentola* », auquel elle répond d'un sourire, d'un signe de tête, ou d'un mot qui se perd dans les clameurs de la foule.

Commercer à Venise : vive Mercure ! Cris maximaux sur ses canaux en remous, sous ses voussures mousseuses, ocre ou Véronèse. Venise coriace en économie. Arrivisme cru, avarice amère, misère, mixés.

La petite livreuse s'arrête devant un magasin qui vient tout juste d'ouvrir. La marchande est en train de nettoyer devant sa porte à grande eau. « *Eh, là voilà enfin, la Cenerentola ! Alors, qu'as-tu pour moi aujourd'hui ? Je veux uniquement de l'excellence, tu le sais. »*

La petite tend son panier, soulève le tissu vert à petites fleurs qui le recouvre. Les dentelles blanches, beiges, bises ou noires apparaissent. La dame les examine, fait la moue pour ne pas avoir l'air de les trouver trop belles, discute un peu le prix, pourtant fixé d'avance, en prend quelques-unes ; les jette négligemment sur le comptoir, grommelle un « *via, via !* » agressif, puis retourne vite nettoyer son pas-de-porte avant l'ouverture au public.

La jeune fille n'a pas eu un frémissement. Pourtant, elle est à chaque fois ulcérée par cette attitude. Elle sait que la matrone revendra bien cher les dentelles qu'elle a si longuement travaillées à l'aiguille

avec ses deux demi-sœurs. Après les avoir fait ajuster au col ou aux poignets des robes et des chemisiers qu'elle vend à longueur d'année aux touristes, sous d'apocryphes signatures du prêt-à-porter italien.

À Venise on se sauve comme on a envie, on essuie ses insuccès, on rame. Vivre à Venise sans en rassir ?

La jeune fille, que nous appellerons désormais Cenerentola, puisque tous la nomment ainsi, continue son chemin à travers les rues et ruelles, les ponts, les passerelles, les places et placettes. Elle arrive dans une rue étroite et mal pavée, non loin de la Scala del bovolo, où le seul magasin est situé juste en face d'un musée à l'entrée plutôt miteuse, alors que sa façade sur le Canal Grande est une merveille d'architecture et d'ornement, une véritable dentelle en pierre blanche et garance.

Venise ornée, sur ses canaux nervurée. Venise miroir à ses maisons marmoréennes, *ca'* cuivrées ou ocre, sienne, crème, carmin. Mais mornes rues en arrière-cour, en arrière-cuisine, même en saison.

Ici, la Cenerentola est bien accueillie. Trop bien, même.

Le commerçant est très entreprenant. C'est elle qui évite les conversations, répond précipitamment, qui n'entre que le temps minimum de la transaction, sursaute sous la main lestement glissée tout le long du dos, de haut en bas, lorsqu'elle repart. Pouah, le cochon ! L'ancien sabotier, reconverti à la mort de sa femme dans la vente de masques vénitiens parés de dentelles au point de Venise, a un rictus mauvais et un clin d'œil lubrique. *Un jour, toi, je t'aurai, la gueuse. On n'a pas idée d'être aussi affriolante. Et ces cotons qui moulent, qui dévoilent des formes qu'on aimerait bien habiller uniquement de dentelles transparentes, de satin brillant... Regardez-moi ces jeunettes, qui frétilent, vous font la fine bouche, et rêvent du Prince Charmant. Eh, c'est nous qui les marions ensuite, qu'elles le veulent ou non, les garces ! Et hop, en cuisine, après, non mais ! Porca miseria.*

Il commence à faire chaud, les premiers essaims de moustiques font leur apparition aux alentours des ponts et des quais. La Cenerentola fait encore deux magasins, en suivant la longue boucle en spirale qu'elle parcourt tous les matins dans la ville, pour éviter d'avoir à prendre le bac, – qui coûte trop cher et fait perdre du temps –, ou le vaporetto surchargé. Elle se rend maintenant dans des quartiers moins riches, moins fréquentés par les hordes voyageuses, dans des boutiques de couturières, où de petites mains vont transformer les entre-deux qu'elle leur tend, pour les revendre ensuite au marché, ou dans ces kiosques sur les quais proches de la place Saint Marc, près des embarcadères pour les îles.

Au noir. Mais en or, en soieries rares, en verreries irisées, en miroirs ornés, nous, vacanciers, rêvons Venise. Un univers mimé, un miroir, oui, mais à nos envies. Mamma mia !

La Cenerentola se rend enfin compte qu'on la suit. Depuis un moment, elle entend le même pas discret, feutré, dont l'allure est la même que la sienne, et qui suit son parcours pourtant hors des circuits touristiques. Une foulée d'homme, déterminée, mais qui la talonne sans se rapprocher. C'est bien ce qui lui a mis la puce à l'oreille, car elle a l'ouïe fine, l'oreille absolue et le sens du rythme.

Elle accélère sa marche, puis entre dans une église un long moment, alors qu'elle est pressée. Ouf, personne ne la suit à l'intérieur. Elle a dû fantasmer.

Mais les pas reprennent lorsqu'elle ressort et poursuit son chemin vers le quartier de la Gare centrale. Elle se rassure un peu : sans doute un étranger qui la suit, égaré dans ce dédale où seul un Vénitien peut se retrouver sans plan. Il n'ose probablement pas l'aborder ou la héler mais doit sentir qu'elle connaît son chemin, qu'elle sait où elle va.

À Venise on renonce à saisir un sens sérieux aux voies. Venise avec ses rues aux noms si rococo : *rio, via, sacca, crosera, riva, ramo*. À Venise, suivre son rêve mène à une inconnue.

La Cenerentola a maintenant quitté les alentours de la gare, elle retourne vers la poste où elle doit livrer un magasin de masques, dont la tenancière est remplacée par une amie étudiante. La jeune fille lui explique qu'elle croit être suivie. L'amie, qui n'est guère avenante, hausse les épaules. Elle pense qu'elle a bien de la chance, la Cenerentola, d'être courtisée, et voilà qu'elle s'en plaint ! D'ailleurs elle n'a vu personne, et elle n'entend rien, l'amie, mais *basta*, elle surveillera. Si quelque malandrin passe derrière la Cenerentola, elle prévendra le commissariat aussitôt. Le commissaire est un vieil ami de son père. Que la Cenerentola ne se fasse pas de bile pour si peu.

À Venise, on ne se soucier, comme un nouveau-né. Se rassurer, se rasséréner. Venise ? Sérénissime sur ses eaux sereines !

La Cenerentola repart, un peu tranquilisée. Depuis que Venise a ce gros commissaire médiatique, qui travaille pour elle avec compétence et fermeté, tout va mieux en ville.

L'amie guette, un peu jalouse et très intriguée. Après tout, elle pourra peut-être attirer chez elle le visiteur ? Mais personne, absolument personne ne montre le bout de son nez, aucun pas ne se fait entendre. Cette idiote de Cenerentola lui a encore raconté n'importe quoi ! L'amie est furieuse.

Cependant, le suiveur a dû prendre par une autre ruelle car juste après les vertes ferronneries du pont de l'Académie, en s'engageant dans les venelles du Dorsoduro, la jeune fille perçoit de nouveau le même pas régulier, calme, décidé, qui suit son mouvement. Lorsqu'elle se retourne, personne. Elle connaît par cœur son Dorsoduro, cette fois elle le sèmera en moins de deux.

Mais le bruit de pas persiste et cela finit par obséder la petite qui prend peur. Elle fonce dans une ruelle minuscule, cul-de-sac menant vers un canal sans quai, la calle Capuzzi. L'un des côtés est le long dos aveugle d'une banque. L'autre est bordé de petites maisons mal en point, rongées par l'humidité. Des herbes folles poussent même entre les briques des murs. Ça sent la pisserie de chat, le linge sale, les eaux croupies. La Cenerentola compose le code d'une entrée, heureusement sans s'y reprendre à deux fois, s'enfonce sous le porche, referme en vitesse la lourde porte. Enfin sauvée ! Dehors, les pas ont cessé. Elle va sonner à la porte d'une tante de sa mère, qui a transformé son rez-de-chaussée en chambres d'hôtes, mais ne figure pas parmi les listes de l'Office du tourisme, car elle ne veut pas héberger n'importe qui. Il y a donc peu de chances pour que l'inconnu puisse connaître le code et entrer. Même s'il est vénitien !

À Venise, en soucis, on se sécurise comme ça. On se resserre en sa *casa*, on s'émince.

Mais voilà, la tante n'est pas à domicile. La voisine du dessus dit à la jeune fille qu'elle ne rentrera pas avant le soir, elle vient de partir suivre un match de basket sur le Lido. La Cenerentola comprend ce que cela veut dire. La tante, ancienne basketteuse de renom, passe des journées entières à suivre l'équipe vénitienne, c'est aussi pour cela qu'elle n'accepte des locations qu'au compte-gouttes, uniquement lorsque cela lui chante et qu'il n'y a rien d'important en vue côté sport. Elle ne cherche pas l'argent, elle veut juste pouvoir entretenir un minimum son logis.

Résumons-nous : ici, on va avec assurance, oui ou non ?

La Cenerentola s'affole un peu, mais n'ose rien dire aux voisins. Elle sait que la mère Magnifico est la plus grande commère du quartier, sinon de tout Venise, et que l'incident lui paraîtra ridicule. Ou bien, au contraire, elle va nous en faire une vraie montagne et rameutera tout le Dorsoduro pour rien. Que faire ?

La jeune fille regarde sa jolie montre au cadran en verre de Murano, offerte l'avant-veille par son fiancé. Elle est en retard, oh, mais elle va tout faire rater, il faut filer d'ici. Et dire qu'elle a hésité ce matin à prendre son portable ! Elle aurait pu prévenir Ramiro, qui serait accouru de Burano. Ou Giovanni Alidoro, son parrain, qui travaille à la Poste.

Ah ! mais voilà la solution : courir à une cabine téléphonique ! Pour rien au monde, elle ne demanderait à la Clorinda Magnifico, qui a déjà rouvert sa porte pour voir un peu ce qu'elle restait encore là à attendre. Après tout, il fait jour, on ne va tout de même pas l'agresser en pleine rue, en pleine ville, elle se fait des idées.

La Cenerentola ressort, claque la porte bien fort pour que la voisine entende son départ, consulte ostensiblement sa montre et feint de découvrir qu'elle est très pressée, bien qu'il n'y ait qu'un gamin jouant au ballon à l'angle de la calle et de la fondamenta Bragadin.

Elle reprend le même chemin, longe en courant le quai Bragadin, repasse le petit pont pavé du Campo San Vio. Et c'est là-dessus qu'elle perd sa sandale gauche, alors qu'elle se dirige vers l'Accademia. Manque de chance, un troupeau scandinave est en train de la croiser, suivi aussitôt par un autre, typiquement français et braillard, qui la siffle au passage. Quand elle peut enfin retourner sur le pont, il n'y a plus de chaussure !

Elle a beau regarder partout, éperdue, se pencher sur le petit *Rio di San Vio*, explorer la poubelle du *Campo* du même nom, rien, nada, nitchevo, niente !

Voilà autre chose ! Pour un peu elle fondrait en larmes. Comment continuer sa tournée, et filer ensuite sur Burano où on l'attend pour midi ? Avec tout ce qu'elle a encore à faire ce matin ! Et l'angoisse de ce qui doit suivre en fin d'après-midi ! Les vêtements à repasser, les fleurs à aller chercher,

les boissons qui ne seront livrées qu'au dernier moment, les petits fours que le traiteur ne peut apporter de Torcello, – il a téléphoné hier soir pour le dire –, et qu'il va falloir passer prendre avec le canot de Ramiro en début d'après-midi... Elle en pleurerait.

Elle en pleure. D'énervement. Tiens, ça y est, elle aura les yeux rougis, ce sera beau pour les photos, et comment expliquer son retard un tel jour ? Elle réfléchit vite, il faut aller chez Giuseppe Dandini, un ami de sa mère. Il lui prêtera bien, – ou lui vendra, si sa femme, la Tisbetta, est présente –, d'autres souliers. Mais il faut repasser le pont de l'Académie, marcher en évitant les brisures de verre et les canettes de bière éventrées qui traînent déjà dans les rues, sans parler des fientes de pigeon et des excréments de chat.

C'était bien la peine d'aller hier, en cachette de sa belle-mère, à l'institut de beauté, se faire épiler, gommer, masser, soigner la peau du haut en bas. Elle va avoir des pieds hideux, voire blessés. Il ne manquerait plus qu'elle se fasse mal ! Elle doit avancer prudemment, bien que le plus vite possible. Elle repense à la monnaie qu'elle a dans son panier. Qui n'est pas à elle. Qu'elle n'a pas le droit d'utiliser, sinon la belle-mère... Pourvu que Giuseppe veuille bien lui faire crédit, pourvu que la Tisbetta ne soit pas là, pourvu...

La Cenerentola arrive enfin sur le Campo San Stefano. Le magasin est ouvert, bien sûr. Mais il y a du monde, la Tisbetta est en grande discussion avec son livreur au milieu des cartons, Giuseppe est seul à servir plusieurs Américaines. Lesquelles veulent toutes le même modèle, dans la même taille et la même couleur. Il lui fait un signe complice, l'air de s'arracher les cheveux, *oh les bougresses, on n'a pas idée, avec tout le choix que j'ai à offrir !*

Le sieur Dandini est inaccessible, pour l'instant, il n'a pas vu son regard suppliant ni son pied gauche nu. Ou il a fait comme si. La Cenerentola se retourne vers les différents étals, cherche des yeux sa pointure, dans le modèle le moins cher possible, compte sa monnaie. Tant pis, elle refera un détour pour aller chercher sa carte bancaire à la maison, elle est trop pressée. La journée la plus importante de sa vie. Il ne faut pas la gâcher, il ne faut pas se mettre trop en retard, de quoi aurait-elle l'air. Elle laisse l'argent sur le comptoir, glisse à Giuseppe quelques mots, qu'il semble ne pas entendre, tout occupé à enfiler à une énorme Texane un escarpin en lézard visiblement trop long pour son pied large et courtaud, mais qu'elle tient à essayer avant ses siamoises.

Vaines menaces, mais une Américaine convaincue ne se surmène ainsi. Ne s'en émouvoir, ne s'animer. Renoncer. Zen. Ça ira, va, ça ira, va.

La Cenerentola ressort tout en sueur, bonjour le gommage de la veille chez Cristina, et adieu la sérénité qu'elle croyait avoir pour toute la journée. Pourtant, elle s'est levée tôt pour terminer son travail avant le grand moment. Les autres, les veinardes, ne travaillent évidemment pas un tel jour, pour avoir le temps de se faire bien belles, de se pomponner dans le calme. Et elle qui a cru au contraire gagner du temps en faisant le maximum de préparatifs la veille, et cru qu'elle en aurait pour un tout petit quart de journée ! Mais il fallait bien donner le change à sa terrifiante marâtre qui n'est pas au courant, et à ses demi-sœurs qui n'auraient pas manqué de sentir quelque chose se tramer si elle avait demandé un jour de congé. La Cenerentola avait tout prévu, sauf cet accident stupide, ce contretemps fâcheux. Elle court maintenant vers son dernier lieu de desserte, dans ses espadrilles en cuir tressé fin d'un vert translucide, qui la blessent déjà. Et elle sent les ampoules enfler, gonfler, elle va en avoir aux deux pieds, ce sera épouvantable pour danser ce soir ! Quel était votre parfum ce soir-là, lui demandera-t-on plus tard ? Embrocation et arnica de chez Mercurochrome, madame ! Mon Dieu, mon Dieu, sa soirée sera gâchée, comment danser, comment sourire quand les pieds vous font souffrir le martyr ?

Non, ce n'est pas vrai ? Voilà que le pas recommence derrière elle ! Elle l'avait complètement oublié, celui-là ! Mais elle s'en fiche, maintenant, elle n'a plus peur, elle n'a plus de temps à perdre.

Voici enfin le dernier magasin, au fond d'une jolie courette envahie de chèvrefeuille. La Cenerentola se hâte d'en ressortir dès la transaction faite. La rue est pleine de monde, mais personne n'a l'air de la regarder avec insistance quand elle croise les passants. De toutes façons, elle s'en moque, il lui faut se hâter vers l'embarcadère maintenant. Ramiro et ses frères l'attendront à l'arrivée du 12, qui part à onze heures quinze des Fondamente Nove, il est peut-être encore temps de le prendre : il a parfois du retard au départ, à cause des grappes de touristes qui ont réservé et ne viennent pas toujours à l'heure.

Elle court, elle court comme une folle, échevelée, en nage, le panier vide lui heurtant les flancs tant elle le tient serré, elle n'a jamais remarqué combien l'osier peut faire mal en râpant la peau à chaque secousse. Les pavés inégaux lui rendent cuisante la plante des pieds, elle trébuche deux fois et manque de tomber, mais se récupère à temps.

Courir, courir en amoureuse vers son ami marin, vers son avenir.

Enfin voici l'embarcadère et le vaporetto est là. Et c'est même un ferry, car il y a beaucoup d'estivants. C'est un supplémentaire, ce qu'elle n'apprend qu'une fois montée à bord : le vaporetto régulier est parti il y a quelques minutes, *voyez-le là-bas qui file sur le phare de Murano, Signorina, mais ne vous inquiétez pas, celui-ci va partir dans quelques minutes. Dès que les trois cars de Napolitains qu'on attend seront là. Les Napolitains et la ponctualité, vous savez...*

Encore de l'imprévu, et Ramiro qui va attendre en vain à l'arrivée de la ligne régulière. Elle essaie de trouver une cabine téléphonique sur le pont, au sous-sol, dans les escaliers. Rien ! Elle demande si le ferry part tout de suite, si elle a le temps de passer un coup de fil d'une cabine sur le quai pour prévenir de son retard. On la regarde sans vraiment comprendre, on hausse les épaules, franchement à cinq minutes près on ne voit pas pourquoi les gens venus l'attendre repartiraient ? Ils sauront sûrement qu'il y a un supplémentaire. Et puis, lui glisse-t-on avec un regard aigu sur son décolleté, si on l'aime vraiment on l'attendra bien. Ou alors c'est qu'on n'est pas un homme, un vrai. Elle a droit à quelques remarques salaces, plaisanteries bien grasses de marins, *et moi je peux t'aider à le passer, le temps, ma toute belle, si personne ne t'attend plus à l'arrivée, moi je serai là*, le genre de choses déjà agaçantes en temps ordinaire, insupportables dans un moment pareil.

Elle renonce à quitter le bateau et va s'asseoir sur le pont supérieur, au milieu des touristes. Là au moins, on la laissera tranquille, chaque groupe ne se mêle pas aux autres, bien trop occupé de lui-même. D'ailleurs le ferry lance une sirène sonore et commence à glisser en douceur vers la lagune. Elle n'aura finalement que quelques petites minutes de retard, il faut qu'elle se calme, tout n'est pas si grave après tout. Il faut toujours qu'elle grossisse tout !

Elle descend aux toilettes, se passe de l'eau sur la figure, s'efforce de respirer plus calmement. Inutile de s'affoler ainsi, c'est mauvais pour le teint. Elle a réussi, malgré les incidents de la matinée, les dentelles sont livrées, la vraie journée va pouvoir commencer.

Elle remonte sur le pont, rassurée sur l'emploi du temps à venir, réfléchissant aux mille détails qu'il va lui falloir régler à l'arrivée sur l'île. Mais ce soir elle sera la plus heureuse, sinon la plus belle, de la lagune ! Enfin, si tout se passe bien.

En remontant par l'escalier hélicoïdal menant au pont supérieur, elle a entendu le même bruit de pas décontracté en dessous d'elle. Mais elle ne voit personne quand elle s'assoit pour guetter sur un banc, juste en face du colimaçon de fer. Elle hausse les épaules, son imagination débordante lui joue des tours. En un tel jour, cela doit arriver ? Elle demandera à ses amies déjà passées par là. Et, tiens, elle questionnera aussi Claire, sa merveilleuse marraine française, qui est psy. Oui, Claire, c'est la meilleure idée, puisqu'elle arrive dans l'après-midi du Puy en Velay, en grand secret, pour la circonstance.

Le vent du large fait du bien à la jeune fille, il efface les fatigues et les peurs. Elle respire goulûment l'air salé, en fermant les yeux.

Venise s'en va. Sur son miroir mauve, irisé, une nave va, une écume ivoire se noue sur ses remous nacrés anis ou cresson, sous un azur sans nuées. Arômes marins. Saison suave. Aises.

Quand la Cenerentola rouvre les paupières, après un long soupir de détente, il y a, assis en face d'elle, un drôle de marin. Un bel homme brun, la quarantaine, grand, aux très longues jambes, qui arbore un large anneau d'or à l'oreille gauche. Il est bizarrement vêtu d'une vareuse bleue à boutons dorés et d'un pantalon à ponts et pattes d'éléphant guère à la mode. Sa casquette est légèrement repoussée en arrière sur son crâne d'où s'échappe une belle chevelure noire à peine grisonnante sur les tempes. Il fume un mince cigarillo et la dévisage sans se cacher, avec un sourire retenu, mélancolique. Un sourire à la Vinci.

La Cenerentola se tourne de côté, fâchée. Cette façon de la contempler paisiblement l'énerve. Il ne manquait plus que cela ! Elle referme les yeux, pense au curé qu'il va falloir avertir de certaines choses secrètes, au fleuriste, et... et zut, elle a oublié de repasser chercher sa carte bancaire ! Aïe aïe aïe,

catastrophe, son Ramiro sera furieux, mais quelle petite gourde vraiment ! Et ses pieds qui font de plus en plus mal, maintenant...

Elle enlève discrètement son espadrille droite, masse son talon rougi, regrette de ne pas avoir de talc, et surtout d'avoir jeté dans une poubelle la seule chaussure qui lui restait. Elle aurait pu au moins soulager ce pied-là pendant la traversée.

— Je vous demande pardon, *Signorina*, est-ce que ceci ne serait pas à vous ?

La voix grave, légèrement ironique, la fait sursauter. Le marin d'opérette est à genou devant elle et lui tend sa sandale gauche, perdue tout à l'heure en ville. Elle le regarde, désarçonnée et furieuse en même temps.

— C'est vous qui m'avez suivie ? réplique-t-elle vertement, les yeux étincelants de colère. Rendez-moi cela immédiatement, ou plutôt allez le jeter dans une corbeille ou à la mer, je n'en ai plus besoin.

L'homme se penche pour lui mettre la chaussure au pied. Elle se lève dès qu'elle comprend le geste et, de rage, attrape la chaussure et la balance par-dessus bord, loin sur la lagune. La rapidité et la force de son geste la surprennent elle-même. Le marin hausse vaguement les épaules, désappointé et va se rasseoir à la même place. Quelques touristes, assis près d'eux, ont assisté à la scène et marquent leur désapprobation en la regardant méchamment et en commentant les faits dans leurs idiomes respectifs.

Elle se relève, très gênée, redescend l'escalier en vrille et va dans la cabine vitrée pour les passagers qui craignent le vent. Ici au moins, elle sera tranquille. Mais quelle journée, elle s'en souviendra, et doublement ! Elle referme les yeux, tandis que le ferry contourne Murano pour se diriger vers Mazzerbo et les autres îles.

Mon Ramiro, mon amour, ne m'en veux mie, mon cœur se consume. O vivre mieux, sans ma mauvaise mère, mes mauvaises sœurs, avec ces crises, ces vaines rancunes, ces courroux... Vivre avec mon marin à moi...

Il n'y a personne dans cette partie arrière du navire, car il y fait chaud et les vitres sont trop sales pour bien voir le paysage. La Cenerentola en profite pour allonger ses jambes sur le banc en vis-à-vis, après avoir enlevé les abominables tatanes de Giuseppe. Elle s'assoupit un moment.

Pour se réveiller, affolée, car quelqu'un est en train de lui tripoter les pieds en douceur ! Elle hurle de surprise et va pour se sauver, mais cette fois le marin la retient fermement de ses bras musclés.

— *N'ayez pas peur, Signorina, je veux simplement vous masser les pieds.*

Elle est terrifiée mais la voix est si douce, l'air de l'homme si paisible, elle est si fatiguée, qu'elle se rassoit sans un mot. Se laisse faire, presque hypnotisée. L'individu s'est assis en face d'elle, a posé ses petits pieds sur lui et entreprend de les masser, en expert, avec une huile aromatisée au basilic et au menthol, sortie de sa poche. Ça sent bon, c'est tiède, pas gras du tout.

La Cenerentola grimace au début, cela fait mal sur les ampoules, mais les mains sont habiles, douces, ses pieds se rafraîchissent délicieusement sous le baume. L'homme chantonne une sorte de berceuse qui la calme vraiment en quelques minutes.

Tout en attendrissant les pieds échauffés, il se met alors à parler. Sobrement. Il dit venir de Malte, avoir beaucoup marché autrefois, et encore maintenant, et bien savoir ce que sont des pieds douloureux. Il hoche la tête, d'un silence qui en dit long. Elle le croit. Étrangement, alors qu'elle a eu si peur ce matin, cet homme un peu triste lui inspire maintenant confiance. Elle ne sait toujours pas si c'est lui qui la suivait, mais en est presque persuadée. Et comme il est beau et imposant. Elle se sent très attirée.

Il y a pourtant ce costume un peu ridicule. Serait-ce un acteur de la célèbre troupe récemment arrivée à la Fenice ? Son visage lui dit vaguement quelque chose. En tout cas, il est grave et tranquille, mais le fond de nostalgie dans ses yeux ne trompe personne : cet homme n'est pas vraiment heureux.

Il a fini de masser les pieds, il la regarde paisiblement. Elle rit, elle se sent merveilleusement bien, elle lui parle enfin, veut savoir où il va. Il a un gentil sourire un peu las.

— Ah ! dit-il simplement, je voyage.

Son italien est parfait, avec un léger accent indéfinissable. Elle lui demande où il a appris sa langue. La réponse est tout aussi floue.

— Je parle beaucoup de langues. Quand on voyage, c'est indispensable...

Elle lui demande s'il est déjà venu à Venise. Et il sourit, pour aussitôt s'assombrir.

— À diverses époques. Je connais chaque rue, pourrait-on dire. Ah ! pourtant, j'aurais préféré ne jamais revenir ici. J'ai des souvenirs trop...

Sa voix se brise un peu, il ne continue pas. Il allait dire heureux, elle est sûre qu'il allait dire ce mot et cela signifie bien qu'il ne l'est plus. Il l'interroge à son tour : il n'a pas eu le temps de tout revoir à Venise, il recherchait tel magasin de cordonnerie qu'il n'a pas retrouvé. Et aussi un hôtel et une auberge qui ont changé de nom, donc certainement de propriétaire. Il y a si longtemps qu'il n'est pas revenu : vingt et un ans.

La Cenerentola est bien étonnée. Elle ne connaît pas l'auberge, le magasin n'existe plus depuis longtemps ; quant à l'hôtel, il a été détruit dans un incendie il y a quinze ou seize ans, l'immeuble reconstruit est devenu une banque européenne.

LA SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL...